



**Linx**

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

**44 | 2001**

**Spécificité et histoire des discours sémiotiques**

---

## « L'agaçante humanité du langage »

Jean-Claude Coquet

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1042>

DOI : 10.4000/linx.1042

ISSN : 2118-9692

### Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2001

Pagination : 85-94

ISSN : 0246-8743

### Référence électronique

Jean-Claude Coquet, « « L'agaçante humanité du langage » », *Linx* [En ligne], 44 | 2001, mis en ligne le 05 juillet 2012, consulté le 05 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1042> ; DOI : 10.4000/linx.1042

---

Ce document a été généré automatiquement le 5 mai 2019.

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

---

# « L'agaçante humanité du langage »

Jean-Claude Coquet

---

- 1 C'est de ce constat que je voudrais partir. Il est dû à Anne Zribi-Hertz ; il y a, écrit-elle, des cas où le recours à la description grammaticale s'avère insuffisant et où il faut, face à « l'agaçante humanité du langage humain », s'appuyer sur une « approche polyfactorielle de la langue »<sup>1</sup>. Ainsi, étudier les emplois de « celui-ci », pronom personnel (et non plus démonstratif) impose de substituer une « *grammaire du discours* » à une grammaire de la phrase. Dans son article, « Grammaire et empathie : à propos du pronom français *celui-ci* », elle montre, en faisant valoir la notion d'empathie, « catégorie de la grammaire du discours », qu'il arrive que la sémantique déborde la syntaxe.
- 2 Une telle démarche relève, me semble-t-il, du souci d'aller « au fond des choses », comme le voulait aussi Saussure<sup>2</sup>. Je reviendrai sur le problème de l'empathie, mais j'aimerais d'abord insister sur la question des fondements. La voie est clairement dessinée. Le linguiste averti croit nécessaire de « partir de la langue et d'essayer d'aller jusqu'aux fondements qu'elle permet d'entrevoir »<sup>3</sup>. C'est bien la leçon admise par la sémiotique européenne, ancrée dans les langues naturelles et leurs réalisations textuelles. La sémiotique américaine a fait d'autres choix en rapport avec la recherche philosophique et, plus spécifiquement logique, de son fondateur C. S. Peirce. Mais l'une et l'autre ont ce point commun de privilégier le processus vers l'amont.
- 3 On peut enregistrer ce fait : la prévalence de la sémiotique contre la linguistique. C'était, on se le rappelle, le rôle de la sémiologie chez Saussure de chapeauter les « systèmes fondés sur l'arbitraire du signe » (toujours cette idée de fondement). La langue n'est qu'un « système particulier » dans « l'ensemble des systèmes »<sup>4</sup>. La leçon a été retenue si l'on se réfère à *La Grammaire d'aujourd'hui* : « La sémiotique englobe la linguistique qui se donne pour objet ces systèmes de signification spécifiques que sont les langues naturelles »<sup>5</sup>. A bien lire cette définition il s'ensuit que la linguistique ne peut exclure de son champ d'investigation le concept de *signification*, concept fondateur, et que la sémiotique, en tant que « métascience », dit le *Dictionnaire de linguistique*, a pour vocation d'élaborer un tel concept<sup>6</sup> : la sémiotique est « en retrait par rapport aux sciences, puisqu'elle se veut métascience ». Ce qui l'intéresse, c'est de construire « une théorie générale des modes de signifier ».

- 4 Le prédicat premier de la sémiotique, et donc de la linguistique, est de *signifier*. « Au fondement de tout, il y a le pouvoir signifiant de la langue, qui passe bien avant celui de dire quelque chose » sur quelque chose, de dire quelque chose à quelqu'un, en somme de *communiquer*. *Signifier*, c'est « l'attribut que nous mettons au cœur le plus profond du langage [encore ce renvoi à l'essentiel] : οὔτε λέγει, οὔτε κρύπτει, ἀλλά σημαίνει lit-on dans le fragment 93 d'Héraclite cité par Benveniste : Apollon ne dit ni ne cache, mais il signifie. Nous ne sommes plus dans le domaine de la logique avec son alternative vérité-erreur, mais dans celui de la réalité. *Signifier* est alors à rattacher à l'action et, chez les Grecs, à une « transitivity ontologique »<sup>7</sup>. La sémiotique des instances (ou sémiotique discursive ou encore sémiotique phénoménologique) retient cette dernière perspective. Je rejoindrai alors le propos de Merleau-Ponty pour qui l'être se définit « par l'acte de signifier »<sup>8</sup>. Mais avant d'aborder ce point je voudrais retracer l'histoire sémiotique du prédicat *signifier*. Il est premier, je l'ai dit. C'est sur lui que s'appuie le prédicat *communiquer*. En pleine période « structuraliste », J. Courtés (1976) souligne bien la hiérarchie : la sémiotique, écrit-il, « ne saurait se réduire à la seule description de la *communication* (définie comme transmission d'un message d'un émetteur à un récepteur) : en l'englobant, elle doit pouvoir rendre compte d'un procès beaucoup plus général, celui de la *signification* »<sup>9</sup>. Maintenant, qu'en est-il de l'acte de signifier ? La question n'avait guère de sens tant la tradition structurale était forte à cette époque. Si « la théorie sémiotique doit se présenter, d'abord, pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une *théorie de la signification* », lit-on dans le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* de 1979, c'est que « son souci premier sera d'explicitier, sous forme d'une construction conceptuelle, les conditions de la saisie et de la production du sens »<sup>10</sup>. De même que la pragmatique s'attachait à définir les conditions dans lesquelles pouvait s'établir la communication, de même la sémiotique visait à mettre en lumière, *conceptuellement*, les conditions dans lesquelles le sens pouvait s'articuler en signification. Dans les deux cas l'analyse s'annonçait abstraite : « La structure est le mode d'existence de la signification », écrivait Greimas dans *Sémantique structurale* en 1966<sup>11</sup>.
- 5 La visée conceptuelle est une nécessité, mais elle ne doit pas arriver trop vite car elle ne recouvre qu'une partie des phénomènes de signification. Et pourtant la dimension cognitive a largement prévalu dans la recherche sémiotique. F. Rastier affirme même que la sémiotique a toujours été cognitive depuis que Locke l'a définie comme discipline<sup>12</sup>. C'est bien dans le cadre d'une sémiotique à visée axiomatique que se placent les travaux de Greimas. Depuis *Sémantique structurale* (1966) jusqu'à *Du Sens II* (1982) – le dernier essai conforme à la visée hypothético-déductive- Greimas s'est proposé de construire des « objets idéels » ayant leur place dans une sémiotique « objectale », pour reprendre un qualificatif qu'il oppose avec raison à « objectif »<sup>13</sup>, puisque le suffixe en -al (ce qui est relatif à l'objet) a le trait de généralité attendu. Le lecteur du *Dictionnaire* prend rapidement la mesure de l'œuvre magistrale (encore un suffixe en -al. . . ) accomplie par Greimas durant cette période. Un tel dictionnaire n'avait pas d'équivalent et l'on peut parier qu'il n'en aura pas de sitôt.
- 6 Les années soixante ont pu faire croire aux chercheurs qu'ils exploraient un continent neuf. Les références étaient inexistantes. Pour ce type de sémiotique, comme le note F. Rastier, Hjelmslev était l'instance *a quo* dont l'ambition était « de jouer l'origine absolue » ; « un modèle généalogique de la pensée » tenait lieu d'histoire : « Saussure *genuit* Hjelmslev, *qui genuit* Greimas, *qui...* » etc. L'absence de bibliographie, notable chez Greimas dès *Sémantique structurale*, « signale, dit F. Rastier, une volonté de faire table rase,

et d'effacer ainsi le problème du caractère historique de la science »<sup>14</sup>. Cette approche universaliste, kantienne, avait déjà été relevée et critiquée par P. Ricoeur, dès 1963, c'est-à-dire avant que ne soient prises en compte les analyses de Benveniste (largement diffusées grâce aux *Problèmes de linguistique générale*) et les propositions novatrices de la *Sémantique structurale* de Greimas, les deux ouvrages, rappelons-le, datant de 1966. Dans son article, « Structure et herméneutique », P. Ricoeur faisait valoir que dans le structuralisme « un inconscient kantien, un inconscient catégoriel » était à l'œuvre et que « la pensée structurale rest[ait] une pensée qui ne se pense pas »<sup>15</sup>. En 1990, il reprenait cette critique en invitant le chercheur à « procéder (...) à une révision étendue du formalisme kantien dans le dessein de (...) mettre à nu la prétention universaliste qui en est le noyau dur »<sup>16</sup>. La sémiotique a tardé à prendre la mesure de ce que pouvaient lui apporter P. Ricoeur et Benveniste, pour ne retenir ici que ces deux noms. Ainsi quand F. Rastier entend « rendre aux langues, comme formations historiques et culturelles, un rôle constituant »<sup>17</sup>, il répond au vœu de Benveniste, formulé dans un article de 1956, de voir « rapportées à la logique particulière qui les soutient et non soumises d'emblée à une évaluation universelle les distinctions que chaque langue manifeste »<sup>18</sup>. C'est aussi sur Benveniste que F. Rastier s'appuie pour avancer sa notion de « texte », « objet empirique de la linguistique », et de ses éléments, de la phrase au mot. Le « texte » relève de la dimension sémantique, ou, si l'on veut être plus précis, de la métasémantique, comme le « signe » et la signification, de la dimension sémiotique. On trouve ces deux modes principaux de la signifiante chez Benveniste dès 1966<sup>19</sup>. Le croisement avec l'herméneutique s'effectue avec la notion de texte ; d'un côté, dit F. Rastier, « la problématique positiviste de la *signification* », de l'autre, « la problématique herméneutique du *sens* (...) le sens [étant] une propriété des textes »<sup>20</sup>. Mais on remarquera que, contrairement à Benveniste, le courant herméneutique (J. Bollack, F. Jacques, P. Ricoeur et, maintenant, F. Rastier) oppose le discours, analysé comme une activité signifiante mais instable, au texte qu'il caractérise comme un produit, une « matière », dit J. Bollack, une forme stable par conséquent, objectivée, sur laquelle s'exerce la réflexion d'un sujet historique. Car, « dans ma perspective, ajoute J. Bollack, le texte cesse d'être un effet du langage ou le produit d'une société »<sup>21</sup>. Le recours à cette herméneutique matérielle assure la refondation sémantique de la sémiotique. Tel est, me semble-t-il, le projet de F. Rastier.

- 7 Sans doute pour les sémioticiens de l'Ecole de Paris, fondée – faut-il le rappeler ? – par Greimas (et F. Rastier a été son premier collaborateur), le recours à l'herméneutique n'allait pas de soi. L'ajout de F. Rastier à l'entrée « Herméneutique » dans le tome 2 du *Dictionnaire* (1986) est encore très en retrait par rapport à sa contribution, « L'herméneutique matérielle », du *Discours philosophique* (1998)<sup>22</sup>. Pour Greimas, l'herméneutique était une discipline concurrente, « relativement voisine » de la sémiotique, disait-il, « dont d'ailleurs elle reprend souvent bien des éléments ». Ce manque d'autonomie dénoncé, Greimas relevait ce qui à ses yeux la disqualifiait : son origine philosophico-religieuse, « une position philosophique de référence comme critère d'évaluation », la prise en compte de l'énonciation, non plus considérée « sémiotiquement », autrement dit correctement, comme « un simulacre logico-sémantique élaboré à partir du texte seul », mais comme un phénomène « faisant intervenir le contexte socio-historique »<sup>23</sup>. Conformément à la tradition scientifique, Greimas occulte tout rapport au sujet historique, opérateur nécessaire de l'herméneutique matérielle (ou encore « philologique » ou « critique », pour reprendre les qualificatifs de J. Bollack)<sup>24</sup>. Chez Hume, remarque D. C. Dennett, les pensées pensent

d'elles-mêmes ; c'est le modèle des mécanismes aveugles, souvent en faveur dans les sciences cognitives ; la sémiotique, dotée d'intentionnalité, pense aussi d'elle-même. Le lecteur n'est donc pas étonné quand il rencontre des formules de ce genre : « Il est vite apparu que le parcours génératif a réussi à mobiliser nombre d'énergies... On s'est aperçu d'abord... On a constaté ensuite. . . La sémiotique française a voulu voir, dès le début, un modèle dans le schéma proppien... On voit qu'avec la production des discours figuratifs, le parcours génératif atteint les structures ad quem... ». « On voit » bien alors que le risque encouru par l'« objectal », c'est l'« objectif ». Pour l'analyste, en effet, il est tentant d'« apercevoir » sa pensée s'imposer à lui du « dehors », comme une évidence : « Le système n'a pas de sujet, même pas « on »... »<sup>25</sup>.

- 8 Et pourtant l'énonciation faisait retour, par le biais de la « praxis énonciative » dans *Sémiotique des passions* (1991) – l'*Index* ne comporte pas d'entrée « Énonciation », et directement, dans le livre de J. Fontanille, *Sémiotique du discours* (1998). Le « discours » comme « ensemble signifiant » (« notion assez vague », disait Greimas) ou mieux « énonciation en acte » prenait une place déterminante : il devenait « l'objet du projet scientifique de la sémiotique »<sup>26</sup>. Ensemble signifiant et non plus ensemble d'une paradigmatique et d'une syntagmatique, selon Hjelmslev ; discours et non plus structures sémio-narratives auxquelles se superposaient (ou s'ajoutaient, « structures ad quem »), les structures discursives du parcours génératif, selon le *Dictionnaire*. J. Fontanille précise que l'acte d'énonciation est « d'abord un acte de présence : l'instance ( . . . ) n'est pas un automate qui exerce une capacité de langage, mais une présence humaine, un corps sensible qui s'exprime »<sup>27</sup>. Il ne s'agit plus d'un « simulacre logico-sémantique », mais d'« une présence humaine », position que revendiquaient déjà Benveniste et Merleau-Ponty (et P. Ricœur, à leur suite) : dans l'activité de discours le locuteur est présent à son énonciation. En adoptant le point de vue d'une *phénoménologie du langage*, nous avons assurément changé d'univers sémiotique. Le « corps sensible » est appelé à devenir l'instance *a quo*, « la première forme que prend l'actant d'énonciation (...) l'actant minimal qui occupe le centre de référence du discours »<sup>28</sup>. Dernière procédure de réforme que je voudrais signaler : le carré sémiotique, bien que variable dans sa constitution- soit proprement logique (quand il articule, par exemple, la modalité du *devoir* ), soit mi-catégorique, mi-gradué (comme dans *Du Sens* II, là où sont présentées les modalisations épistémiques), soit dialectique (s'il y a eu retour à l'initiale après un processus évolutif appuyé sur quatre transformations successives, le terme catégoriel de départ a changé de statut), une telle structure a le défaut de se présenter « comme un tout achevé, qui n'est plus sous le contrôle d'une énonciation vivante »<sup>29</sup>. Au simulacre logico-sémantique, J. Fontanille oppose ainsi, conformément à la « théorie de la tension » chez P. Ricœur (mais, pour ce qui est de cette notion, on peut remonter ainsi jusqu'au *τόπος* des Stoïciens, cette « tension » qui préside et règle l'organisation du vivant), ce qu'il dénomme par un oxymore une « structure tensive »<sup>30</sup>. A la suite de ce « déplacement », selon l'expression de J. Fontanille, le corps (*Leib*, la chair, la chair « vivante », si l'on peut dire) devient l'instance de base d'une théorie de la signification.
- 9 Si le corps est partie prenante dans la production de la signification (du sens, pour reprendre le point de vue du « sémantique » proposé par Benveniste et F. Rastier), nous sommes amenés à considérer le langage sous un angle sans doute neuf. L'activité signifiante ne peut être réduite à l'activité de langage habituellement décrite. Il faut d'abord renouveler la définition du langage en adoptant, tant pis si les dents grincent, une visée ontologique : le langage dit l'être (P. Ricœur) ou : la réalité du langage est celle

de l'être (Benveniste) ; dans un article de 1958, Benveniste fait cette liaison en effet : « C'est dans et par le langage que l'homme [il dit un peu plus loin : « celui qui s'énonce je »] se constitue comme *sujet* ; parce que le langage seul fonde en réalité, dans sa réalité qui est celle de l'être, le concept d'ego' »<sup>31</sup>. Et qu'entend F. Rastier, lorsqu'il écrit que « le langage est une part du monde où nous vivons », sinon, à son tour, que le langage est intégré à la réalité<sup>32</sup> ? – et comment se construit le « concept d'ego » chez Benveniste, sinon sur un *continuum* {langage-réalité-être} ? Le langage (assimilé généralement au « discours » par Benveniste), non dissocié de la réalité et de l'être, répétons-le, et d'abord l'instance de base, le corps, est nourri des informations qui lui proviennent du monde. Ce processus est appelé par le phénoménologue « imperception ». Le terme traduit le grec λόγος ἐνδιάθετος (le préfixe im- de « imperception » calque le préfixe ἐν-, dedans). L'imperception, c'est l'« ouverture perceptive au monde », un mouvement qui va de l'intérieur vers l'extérieur et qui assure l'« inscription de l'Etre » (encore le préfixe in-)<sup>33</sup>. L'instance de base, on l'appelle dans le domaine ici connexe des neuro-sciences, un « moi biologique » ou un « corps cognitif ». Sa fonction première est d'enregistrer : « Le moi biologique 'lit' les émotions sur la périphérie du corps », autrement dit, le corps *enregistre* puis *transcrit* les informations qu'il a perçues et finalement les *transmet* : il est « agi par l'émotion en tant qu'il est elle »<sup>34</sup>.

- 10 Je voudrais marquer maintenant le lien, la similarité de visée, entre les neuro-sciences, la phénoménologie, la sémiotique des instances ( pour qui le « discours » est une activité signifiante rapportée à une ou plusieurs instances énonçantes) et la linguistique, quand elle introduit, comme le fait A. Zribi-Hertz, la « grammaire du discours » et « l'approche polyfactorielle » (que je traduis en pluralité des instances). Le titre de son article, déjà cité, comporte une notion, l'empathie (toujours le préfixe in-), qui implique une réflexion sur ce que nous sommes convenus d'appeler l'instance de base. La « double dimension du corps, remarque F. Varela, (organique/vécu ; *Körper/ Leib*) fait partie intégrante de l'empathie ». Par l'empathie, « cette espèce de fusion affective », dit encore P. Ricœur, est introduite la dimension du dialogue qui lie, corporellement, l'énonciateur à l'énonciataire. Mais l'empathie est un phénomène qui ne concerne pas seulement l'interaction, le « je » et le « tu ». Elle est la « voie d'accès royale à la vie consciente sociale » (au « il » et à la relation d'hétéronomie de la sémiotique des instances), pour autant que *Körper* et *Leib* sont comme deux éléments autonomes, l'un externe, ce qui est perçu par l'autre (le « tu » ou le « il ») ; l'autre, interne, ce qui est perçu comme mien (le « je »), avant de constituer « une région unique », celle du *Körperleib*<sup>35</sup>. En parallèle, l'analyse d'A. Zribi-Hertz tend à montrer que la langue s'est donné les moyens de *marquer* le rapport à l'énonciateur et j'ajouterais, par voie de conséquence, à l'énonciataire. Ainsi pour le démonstratif *celui-ci*, dont G. Kleiber note le « caractère hybride -à la fois anaphorique (*lui*) et déictique (*ce... ci*) », A. Zribi-Hertz relève qu'il entre en concurrence dans certains de ses emplois avec le pronom personnel *il*. Soit l'exemple suivant :

– Le mari de Marie est parti mais celle-ci ne le sait pas encore –.

Le choix de *celle-ci*, au lieu de *elle*, dépend de « l'adhésion d'ego » (*to empathize with, sich in jemanden einfühlen*), de « son identification préférentielle » (je reprends les termes de C. Hagège analysant l'« *Empathie d'ego* »<sup>36</sup>) avec l'instance qu'il a projetée et en qui il voit « le protagoniste principal, le point de départ de l'énoncé, l'entité près de laquelle serait placée la caméra si ce plan du récit était filmé »<sup>37</sup>. Pour traiter de « l'humanité du langage », forcément et heureusement « agaçante », il vaut donc mieux, l'exemple de *celui-ci* me paraît probant, miser sur la « transdisciplinarité » (Piaget). Ce qui retient ici mon attention, c'est qu'une *forme* linguistique note une expérience biologique. Elle

transcrit et transmet une information. C. Hagège, à qui je fais de nouveau référence, propose un autre exemple concernant cette fois la perception de l'espace et la transcription linguistique qui en est donnée. Une expérience menée en pays haoussa, au Nigéria, consignée dans un article de 1974, dont le titre illustre la conformité de nos points de vue : « Spatial perception and linguistic encoding... », fait apparaître qu'un objet est dit *devant* un autre, non en fonction de sa position de proximité « objective », mais s'il bénéficie de l'empathie de l'instance énonçante. « L'empathie d'*ego* », dit C. Hagège est en quelque sorte « excentrée de lui-même », projection impossible dans la langue occidentale qui sert de référence, l'anglais<sup>38</sup>.

- 11 Mais l'instance de base, le corps, par son activité propre, « mon activité perceptive », disait Husserl<sup>39</sup>, crée aussi de l'information. La perception a, en effet, ces deux aspects, « passif » et « actif » ; le corps percevant est patient et agent. L'instance de base est capable d'avoir un « toucher connaissant ». Elle est dotée, pour reprendre une heureuse formule de Merleau-Ponty, d'une « spontanéité enseignante ». Il faut donc intégrer le pouvoir du corps à une théorie de la signification<sup>40</sup>. J'avais naguère utilisé une définition avancée par un danseur-chorégraphe, en l'occurrence M. Cunningham, pour faire entrer (timidement) la sémiotique dans l'univers de la phénoménologie : l'actant est « un centre qui se déplace à travers l'espace et dans le temps »<sup>41</sup>. Par son déplacement, l'espace devient *son* espace ; il en fait l'expérience ; il en dessine l'horizon. Le corps, en tant qu'instance, – l'une des formes de la catégorie des actants –, est un « centre de perspective sur le monde »<sup>42</sup>. Reprenons notre parallèle entre sémiotique des instances, linguistique et « neurophénoménologie », terme inventé par F. Varela en 1996. Un démonstratif comme *celui-ci*, dont la fonction est de montrer un objet proche, « ordonne l'espace à partir d'un point central, qui est Ego », « Ego » et son empathie, « Ego » et le corps, l'instance énonçante de base<sup>43</sup>. Nous sommes bien dans un espace topologique, un espace, dit encore Merleau-Ponty, « compté à partir de moi [« sujet charnel »] comme point ou degré zéro de la spatialité », à partir d'un « *hic* absolu », le corps, lit-on dans les *Méditations cartésiennes* de Husserl<sup>44</sup>.
- 12 Je ferai d'abord référence à une expérience sur le *mouvement*, qualifiée de « superbe » par F. Varela. Une forme linguistique, la préposition latine *prae*, Benveniste parle d'un « mouvement *prae* », me donnera ensuite l'occasion de tenter une comparaison entre les deux démarches : l'analyse « neurophénoménologique » et l'analyse « sémio-linguistique », ce dernier terme me paraissant ici approprié. L'expérience menée sur deux chatons revient à prouver que « l'espace résulte du mouvement ». Deux chatons, aveugles de naissance comme tous les chatons, sont placés dans deux paniers séparés. L'un et l'autre sont promenés chaque jour pendant quelques heures. L'un est maintenu dans son panier ; l'autre peut sortir. Au bout de deux mois, bien qu'ils voient l'un et l'autre, le premier méconnaît l'espace. Il se comporte comme s'il était resté aveugle. Il ne repère pas les obstacles. Le second n'a aucune difficulté pour les éviter. C'est donc bien le mouvement, le « je peux » du corps, qui assure la « prise sensorimotrice » sur l'espace et non la *vision*. F. Varela assure en conclusion qu'« il est de la plus haute importance d'énoncer que l'espace, cette chose qui paraît la plus objective du monde, qui est le pilier de l'objectivité en physique, est totalement inséparable de la gestion que nous en faisons sur le mode sensorimoteur »<sup>45</sup>. Notons aussi que, depuis Bergson, dans *Matière et Mémoire* (1896), l'appréhension du temps relève également des processus sensorimoteurs. Par mon attitude corporelle, je me dispose à agir et ce « je », c'est mon corps et non ma « conscience » : « Ce que j'appelle mon présent, c'est mon action imminente. Mon présent



est donc bien sensori-moteur »<sup>46</sup>. Il est corporel. Que Bergson n'arrive pas à considérer le corps comme « sujet », telle est la critique de Merleau-Ponty, n'est pas pour la sémiotique des instances un handicap, puisqu'elle dispose de la catégorie actantielle du *non-sujet*. Pour cette sémiotique en effet, le *non-sujet* est cette instance corporelle qui « ébauche une sorte de réflexion »<sup>47</sup>.

- 13 Le « mouvement *prae* » s'analyse d'une manière analogue. La langue latine met en concurrence deux termes pour noter la position « devant », *prae* et *pro*, traduisant deux expériences de l'espace. Avec *pro*, l'espace est fragmenté, car il s'agit de marquer un « mouvement de sortie ou d'expulsion ». Il vaudrait mieux alors traduire *pro* par « au-dehors, à l'extérieur », que par « devant ». *Prae*, en revanche, suppose que le mouvement s'effectue à l'intérieur d'un territoire et qu'il est susceptible d'en couvrir la totalité, jusqu'à sa frontière : « le mouvement *prae*, dit Benveniste, part vers ce qui est à l'avant, en pointe, en anticipation ou en excès, mais toujours sans solution de continuité de l'arrière »<sup>48</sup>. Sur un autre plan, mais complémentaire de celui-ci, le latin a imaginé des formes qui traduisent, elles aussi, le souci d'aménager un *continu* spatial dont les termes s'appellent l'un l'autre, même si c'est une expérience mentale qui est ici en question. Ainsi, à côté de *prae* qui transcrit à la fois un mouvement physique continu et l'accomplissement d'un déplacement, la série d'indéfinis – *nēmo*, *quis*, *alius*, *omnis* – celle des numéraux ordinaux, ou encore tel suffixe de superlatif (en – *timus*, en – *τατος*, *ultimus*, *δεύτατος*, le dernier) ont le trait commun de l'achèvement. L'espace physique ou mental est couvert, le « je peux », comme dit Merleau-Ponty, s'est exercé sans entraves. Il suffit d'une variation formelle (une autre série d'indéfinis, les numéraux cardinaux, ou tel autre suffixe de superlatif) pour basculer dans le domaine du discontinu. Des exemples de cette double orientation inverse (continu/discontinu) sont multiples, en latin et dans d'autres langues, tel le hopi. En différenciant un préfixe, le latin, de nouveau, inverse son exploration de l'espace et du temps. Il peut traduire ainsi soit le déploiement soit le resserrement : un présage « étendu » prendra appui sur la forme *por-* (*portentum*) ; un présage « ponctuel » sur la forme *os-* (*ostentum*) ; le premier terme, selon l'analyse de Benveniste, « présage un panorama tout entier et comme une perspective continue, dévoilant ainsi une grande portion de l'avenir » ; le second, « un seul événement »<sup>49</sup>.
- 14 L'expérience du *continu*, de la « progression linéaire » (c'était la leçon du superlatif, notait Benveniste) et de la graduation est déterminante quand il convient de transcrire linguistiquement l'occupation physique d'un espace ou sa projection mentale. Elle s'impose aussi pour l'analyse de l'affect ; de ce point de vue, espace physique, espace mental et espace passionnel paraissent isomorphes. On aura remarqué que dans sa définition du « mouvement *prae* » Benveniste avait introduit la notion d'excès. En effet, de par sa capacité à couvrir la totalité du champ, le mouvement *prae* conduit l'actant jusqu'au point extrême de son territoire, comme il le conduit jusqu'au point extrême de l'émotion. Quand *prae* gouverne « un terme de sentiment », dit Benveniste, par exemple *gaudium*, la joie, le sujet (sujet grammatical pour notre auteur) est « toujours le possesseur du sentiment » et celui-ci en éprouve « le *degré extrême* »<sup>50</sup>. En d'autres termes, et pour reprendre l'exemple de *gaudium*, l'instance énonçante, soumise à l'empathie, « en circuit avec le monde, *Einfühlung* avec le monde », est au comble de la joie : *prae gaudio*<sup>51</sup>.
- 15 Le raisonnable serait de s'arrêter sur l'évocation d'une joie partagée et c'est ce que je vais faire. Je me contenterai de résumer mon propos. Pour faire écho au constat d'A. Zribi-Hertz : le langage est d'une agaçante humanité, la sémiotique propose de fonder l'analyse sur ce premier niveau : l'instance corporelle. D'elle dépend le *principe de réalité* que



j'oppose au principe d'immanence, domaine de « l'objectal ». C'est à elle qu'il revient d'enregistrer et d'élaborer puis de transcrire et de transmettre « l'inscription de l'Etre » : une langue naturelle porte la marque -par sa morphologie d'abord- d'un type d'expérience. J'ai retenu dans les pages précédentes des formes comme celle d'une préposition (*prae*), d'un préfixe (*por-*), d'un suffixe (le superlatif en *-timus*), des séries de formes comme celles de l'indéfini ou des constructions combinant telle forme déjà retenue, *prae*, avec un lexique particulier, celui des termes de sentiment : autant de marques qui, dans la perspective du *continu*, prennent en compte un mode de mouvement physique (les processus sensorimoteurs) et sa projection mentale (les notions d'achèvement et de totalité) ou un phénomène biologique (l'émotion portée à son comble).

- 16 Une fois reconnue cette « dynamique pré-réfléchie d'auto-constitution du moi »<sup>52</sup>, un second niveau, celui de l'instance judiciaire, assure le relais<sup>53</sup>. Pour reprendre une formule de Merleau-Ponty : « Je décolle de mon expérience et je passe à l'idée »<sup>54</sup>. D'abord la prise, que j'ai cherché à illustrer dans ces pages, ensuite la reprise, qui serait l'objet d'un autre développement. Au fond, je n'ai fait, ici-même, que suivre Benveniste pour qui « l'expérience humaine », « expérience centrale », avant d'être décrite (second niveau), « est là, inhérente à la forme qui la transmet »<sup>55</sup>.

## NOTES

1. A. Zribi-Hertz, « Grammaire et empathie : à propos du pronom français *celui-ci* », in *Hommages à Nicolas Ruwet*, Communication et Cognition, Gand, 1992, p. 568.
2. C. Normand, *Saussure*, Les Belles Lettres, 2000, p. 140.
3. E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* II, Gallimard, 1974, p. 233.
4. F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, 3<sup>e</sup> édition, Payot, 1964, p. 100-101.
5. M. Arrivé, F. Gadet, M. Galmiche, *La Grammaire d'aujourd'hui*, Flammarion, 1986.
6. J. Dubois et alii, *Dictionnaire de linguistique*, Larousse, 1973.
7. B. Cassin, « Introduction » à *La décision du sens*, Vrin, 1989, p. 30.
8. M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, 1945, p. 141.
9. J. Courtés, *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Hachette, 1976, p. 33.
10. A. J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette, 1979.
11. A. J. Greimas, *Sémantique structurale*, Larousse, 1966, p. 28.
12. F. Rastier, « Problématiques du signe et du texte », in *Intellectica*, 1996/2, 23, p. 18.
13. A. J. Greimas, *Du Sens* II, Seuil, 1983, p. 13 et 14.
14. F. Rastier, « Les fondations de la sémiotique et le problème du texte », in *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 1999, 5, p. 108 et 110.
15. P. Ricœur, « Structure et herméneutique », in *Esprit*, 11, 1963, p. 600 et 617.
16. P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, 1990, p. 319.
17. F. Rastier, *Revue de Sémantique et Pragmatique*, op. cit., p. 125.
18. F. Rastier, *Intellectica*, op. cit., p. 38 et 43 ; E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* I, Gallimard, 1966, p. 82..
19. E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* II, op. cit., p. 21, 64 et 229.

20. F. Rastier, « Sur l'immanentisme en sémantique », in *Cahiers de linguistique française*, 15, Université de Genève, 1994, p. 326.
21. J. Bollack, *Sens contre sens- comment lit-on ?*, La passe du vent, 2000, p. 146.
22. F. Rastier, « Herméneutique », in *Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome 2, Hachette, 1986 ; « L'herméneutique matérielle », in *Encyclopédie Philosophique Universelle, Le Discours philosophique*, PUF, 1998.
23. A. J. Greimas, « Herméneutique », in *Sémiotique, Dictionnaire. . .*, tome 1, op. cit.
24. J. Bollack, op. cit., p. 20 et 146.
25. P. Ricœur, « La structure, le mot, l'événement », in *Esprit*, 5, 1967, p. 810.
26. J. Fontanille, *Sémiotique du discours*, Pulim, 1998, p. 13 et 87.
27. Id., p. 77.
28. Id., p. 93 et 96.
29. Id., p. 64.
30. Id., loc. cit.
31. E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale I*, op. cit., 1966, p. 259.
32. F. Rastier, « L'herméneutique matérielle », op. cit., p. 1909 ; v. aussi in *Intellectica*, op. cit., p. 143.
33. M. Merleau-Ponty, *Le Visible et l'invisible*, Gallimard, 1964, p. 251 et 266.
34. V. Rialle, « IA et sujet humain : entre physis et sémosis », in *Intellectica*, op. cit., p. 142.
35. F. Varela, op. cit., p. 16. Dans la note 2 de la p. 20, Varela indique que « les thèmes de l'empathie et de l'intersubjectivité ( . . . ) représentent l'iceberg immergé dans les derniers travaux de Husserl » ; P. Ricœur, « Le débat du 23 mai 1989 », in A. Hénault, *Le Pouvoir comme passion*, PUF, 1994, p. 198.
36. C. Hagège, *La Structure des langues*, PUF, 1982, p. 105-106.
37. A. Zribi-Hertz, op. cit., p. 577.
38. C. Hagège, op. cit., p. 107.
39. E. Husserl, *Méditations cartésiennes*, (1931), Nouvelle édition, Vrin, 1992, p. 159.
40. M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, op. cit., p. 365 ; *Signes*, Gallimard, 1960, p. 118.
41. J. C. Coquet, *Le Discours et son sujet 1*, Klincksieck, 1984, p. 9 et 11.
42. P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p. 65.
43. E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale II*, op. cit., p. 69.
44. M. Merleau-Ponty, *L'Oeil et l'esprit*, Gallimard, 1964, p. 59 ; *Signes*, op. cit., p. 211 ; E. Husserl, *Méditations cartésiennes*, op. cit., p. 191.
45. F. Varela, op. cit., p. 8.
46. H. Bergson, *Matière et mémoire* (1896), cité par M. Merleau-Ponty, in *L'Union de l'âme et du corps*, Vrin, 1997, p. 91.
47. E. Husserl, op. cit., p. 159, cité par M. Merleau-Ponty in *Phénoménologie de la perception*, op. cit., p. 109.
48. E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale I*, op. cit., p. 133.
49. E. Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Maisonneuve, 1975, chapitre XI ; *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes 2*, Minuit, 1969, p. 260 ; J. C. Coquet, « L'Un et le tout », in *La Quête du sens- Le langage en question*, PUF, 1997, chapitre III.
50. E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale I*, op. cit., p. 137.
51. M. Merleau-Ponty, *La Nature*, Seuil, 1995, p. 271.
52. F. Varela, op. cit., p. 16.
53. J. C. Coquet, « Avant-propos », *Nouvelle problématique de l'énonciation, Sémiotiques*, 10, 1996, p. 5 à 14 ; la sémiotique des instances retient quatre instances énonçantes : corporelle, judiciaire, immanente et transcendante.
54. M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, op. cit., p. 85.

55. E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale II*, op. cit., p. 68.

---

## RÉSUMÉS

Par son statut de métascience, la sémiotique vise à mettre en lumière les fondements du langage. Ainsi, pour elle, *signifier* est une fonction première et *communiquer* une fonction seconde. Sur ce point elle suit l'enseignement de Benveniste.

Pendant la période structuraliste, elle a identifié l'opération de signification avec celle de construction d'objets idéels. Elle a rejeté ainsi toute référence à la singularité des structures d'une langue particulière tout comme elle s'est refusée à prendre en compte l'expérience du réel. Aujourd'hui elle fait appel à la *phénoménologie du langage* et se fonde sur un continuum : langage-réalité-être. Une forme linguistique note ainsi une expérience biologique (cas de l'empathie), une expérience de l'espace (cas de prépositions), une expérience mentale (cas des ordinaux). La référence à un *principe de réalité* conduit à réintégrer le corps dans une théorie de la signification.

Semiotics as a metascience aims to make clear the foundations of language. According to this assumption semioticians regard the process of *meaning* as a primary function whereas that of *communicating* is a secondary one; which is also Benveniste's opinion.

While during the structuralist period semioticians never paid attention to any specific languages nor took into account the experience of the real world, nowadays they call on *Phenomenology of language* from the present basis : a continuum between language, reality and being. This is supposed to give back to the body its own place in the theory of meaning.

## AUTEUR

JEAN-CLAUDE COQUET

Professeur Émérite à l'Université de Paris VIII - Saint-Denis